

Melançon, Benoît, «Des casquettes, de la sociocritique, de la sociologie de la littérature, du Siècle des lumières et de la lettre», *Discours social / Social Discourse*, 8, 3-4, été-automne 1996, p. 23-27.

Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

© Benoît Melançon et «Discours social / Social Discourse»

Benoît Melançon (Université de Montréal)

«Des casquettes, de la sociocritique, de la sociologie de la littérature, du Siècle des lumières et de la lettre»

Contrairement à Charles Bovary, qui n'en avait qu'une, je me coiffe, selon les circonstances de ma vie professionnelle, tantôt de ma casquette de dix-huitiémiste, tantôt de ma casquette d'épistologue (suivant le mot créé par Michel Pierrssens). C'est à ce double titre que je veux livrer quelques réflexions sur les rapports de la sociologie de la littérature et de la sociocritique. L'on verra que les problèmes soulevés et les irritants exposés ne sont pas exactement identiques dans un domaine et dans l'autre, même s'ils renvoient à une seule volonté — lire des textes dans leur inscription sociale —, et que m'intéressent beaucoup plus les lectures *in situ* que les théorisations *in vitro*.

L'un dans l'autre

Depuis une dizaine d'années, il y a eu prolifération des travaux en sociologie de la littérature sur le corpus français du XVIII^e siècle. Les chercheurs les plus connus en ce domaine sont probablement Robert Darnton (*Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine au XVIII^e siècle*, 1991; *Gens de lettres. Gens du livre*, 1992) et Roger Chartier (*les Origines culturelles de la Révolution française*, 1990; *l'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, 1992), mais on doit aussi penser à Didier Masseau (*l'Invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, 1994), et à Jean M. Goulemot et Daniel Oster (*Gens de lettres, écrivains et bohèmes. L'imaginaire littéraire 1630-1900*, 1992), sans oublier les historiens du livre, de la lecture, des périodiques et du commerce de la librairie (Paul Benhamou, Robert L. Dawson, Carla Hesse, Claude Labrosse, Barbara de Négroni, Rémy G. Saisselin, Jean Sgard). Ces critiques, à des degrés divers, se reconnaissent dans une sociologie externe et s'attachent à décrire les réseaux de production, de distribution et de

consommation de l'imprimé, les lectorats, la censure royale, etc. Plusieurs, à des degrés qui ne sont pas moins divers, essaient d'analyser des textes — et c'est là que se font jour le plus clairement les limites de leur approche.

Si certains sont fort prudents lorsqu'il s'agit d'aborder une œuvre de littérature (Chartier) et que d'autres la laissent à toutes fins utiles de côté (Masseau), quelques-uns, en revanche, n'ont pas peur de s'y frotter, mais avec des résultats décevants. Robert Darnton servira ici d'exemple (en fonction d'un autre objet, on pourrait imaginer semblables remarques à partir des *Règles de l'art* de Pierre Bourdieu). Historien de formation et de métier, Darnton parvient depuis plus de vingt-cinq ans à faire parler les archives d'un des éditeurs les plus importants du XVIII^e siècle, la Société typographique de Neuchâtel, et ce travail est d'une portée capitale, ne serait-ce que parce que ces archives éditoriales n'ont aucun équivalent pour le XVIII^e siècle. Cela a amené Darnton à retracer avec une étonnante précision et une prudence méthodologique remarquable les circuits du livre interdit dans l'Europe des Lumières. Pourtant, dès lors qu'il s'agit de proposer une lecture de ce qui circule, l'approche de Darnton se révèle insatisfaisante. «Qui cherche dans ce roman [*Thérèse philosophe*] la saveur de la réalité sociale, ne trouve que le parfum de la philosophie»; «ce dépaysement dans le temps [*l'An 2440* de Mercier] offre une sensation délicieuse au lecteur du XVIII^e siècle»; «Si rien — ou presque — ne nous renseigne sur la manière dont [les lecteurs] s'approprièrent le texte dans leur lecture, le succès même du livre laisse supposer qu'ils le reçurent conformément aux effets visés par la rhétorique de l'auteur»; «Le lecteur [des *Anecdotes sur Mme la comtesse Du Barry*] est emporté sur 350 pages par le tourbillon des splendeurs et misères d'une courtisane» (*Édition et sédition*, p. 187, 192, 198, 202) : de telles affirmations ne dépassent pas le niveau de la simple impression et elles sont sourdes aux préoccupations textualistes des trente dernières années.

Inversement, l'analyse textuelle que pratique Jean M. Goulemot, par exemple, est menée avec un souci constant du fonctionnement rhétorique, stylistique et sémiotique des œuvres — pour reprendre le cas de la littérature interdite, elle se caractériserait par la mise en texte d'un double voyeurisme, diégétique et lectorial (*Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, 1991 et 1994); là, c'est la sociologie externe qui fait défaut, puisqu'elle ne paraît pas pouvoir aider à rendre raison de ce fonctionnement textuel particulier, ce qui est d'autant plus étonnant que Goulemot s'est souvent penché sur l'histoire du livre, le rôle de la censure ou les conditions concrètes de l'exercice du métier des lettres. À la limite, on en vient à se demander s'il ne faudrait pas fondre les études de Darnton avec celles de Goulemot, ou celles de Masseau avec celles de Goulemot et Oster, pour arriver à faire tenir ensemble les deux faces de l'analyse. Cette interrogation rejoint celle de Ronald C. Rosbottom rendant compte des deux plus récents ouvrages de Darnton (*The Corpus of Clandestine Literature in France 1769-1789* et *The Forbidden Best-Sellers of Pre-Revolutionary France*, 1995) : «Is it not too radical — or impolite — to suggest that Robert Darnton may have been working too long alone ? [...] I would urge

him to join with a first-rate literary critic to work, together, on this problem» (*Eighteenth-Century Fiction*, 8, 2, janvier 1996, p. 305). Délestée de son contenu anecdotique — Darnton et Goulemot sont ici des emblèmes —, cette remarque indique assez précisément, les insatisfactions de plusieurs devant le renouvellement trop lent de l'histoire culturelle (pour le dire dans une visée œcuménique).

Bref : certains choisissent résolument de laisser les œuvres dans l'ombre (Chartier, Masseau); d'autres, praticiens d'une sociologie externe, les lisent sans réfléchir suffisamment à la nature de la critique littéraire, à ses méthodes et à ses présupposés théoriques (Darnton); quelques-uns, quoique sensibles aux questions de la sociologie de la littérature, passent trop rapidement sur la division du travail discursif ou sur les modalités de l'appartenance à la République des Lettres, mais collent, eux, aux textes (Goulemot). Y a-t-il moyen de conjoindre ces deux approches, la sociologie externe et la sociocritique (que les auteurs évoqués s'en réclament ou non), sans tomber dans l'explication mécaniste des textes par le contexte ou dans une interprétation faisant de l'œuvre quelque vague reflet d'une idéologie (au demeurant sans existence discursive) ? La réponse est claire : le développement des lectures sociales de la littérature du Siècle des lumières restera lettre morte sans pareille conjonction de la sociologie et de la sociocritique. Quelles qu'en soient les motivations, le cantonnement de chacun dans son camp doit laisser la place à des échanges.

La lettre est-elle un objet social ?

Quand je ne suis pas en train de me demander comment lire la littérature clandestine prémoderne, l'épistolarité est mon champ d'activité principal.

La constitution d'une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle m'a d'abord intéressé : bien que nous soyons tous, par la force des choses, épistoliers, et que cela ne semble présenter aucun mystère, il n'en reste pas moins que la lettre a des caractéristiques rhétoriques, pragmatiques et thématiques que je croyais indispensable de circonscrire (*Diderot épistolier*, 1996). Par la suite, nous avons décidé, au Centre universitaire de lecture sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), de prolonger cette réflexion du côté de la dimension sociale de la pratique épistolaire, entre autres à partir d'un corpus de correspondances québécoises des années trente du XX^e siècle. Cette orientation de la recherche suppose une extension de l'objet d'étude à des formes littéraires jugées non légitimes selon une axiologie inacceptable en bonne méthode (la lettre, ce ne serait de la littérature que si c'est signé par un écrivain déjà légitime). Cette ouverture à des textes non canoniques — et, il n'est peut-être pas inutile de le rappeler, non romanesques — est fondamentale : la refuser, c'est refuser de sortir de l'univers des Belles-lettres. (Cela s'applique également au XVIII^e siècle.)

La conception de ce que nous avons appelé une sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances est d'autant plus nécessaire que la lettre n'a jamais été soumise à pareille lecture et que les rares études existantes qui pourraient s'en approcher sont particulièrement

décevantes. Deux exemples illustreront cela. D'un colloque sur «La lettre et le politique» (Calais, septembre 1993) et d'un ouvrage intitulé *la Lettre à la croisée de l'individuel et du social* (1994), on aurait pu attendre des éclairages féconds sur un objet — appelons-le *la socialité et la sociabilité de la lettre* — réputé nouveau. Or, dans les faits, le colloque et l'ouvrage collectif ont montré que la prétention à la nouveauté n'était le plus souvent que cela : une prétention. En effet, qu'est-ce que le politique et le social pour les participants au colloque et pour les auteurs de l'ouvrage collectif (lui aussi né d'un colloque tenu à Paris) ? Un thème, un sujet, un contenu — et rien de plus. Parler de la lettre et du politique, c'est raconter ce que raconte Untel à propos de certain Événement; la situer à la croisée de l'individuel et du social, c'est faire l'histoire épistolaire de telle famille ou s'attacher à la relation par lettres entre grands de ce monde.

Réfléchir ainsi, c'est ne pas tenir compte de la position propre de l'épistolaire dans le circuit des échanges discursifs. La lettre relève-t-elle des échanges publics ou des échanges privés ? du circuit social des échanges ou d'un circuit cru différent, sous prétexte de spontanéité et d'expressivité ? Aussitôt énoncées, de telles questions prennent des dimensions inquiétantes, car elles exigent des définitions du public et du privé, et des analyses objectives des circuits de circulation des discours. Ce sont pourtant ces questions qui seules permettent de comprendre des écrits qu'on n'a longtemps considéré que comme documentaires, alors qu'ils ont peut-être à dire du social et du littéraire des choses inouïes jusque-là. Ces choses, on ne les entendra que si l'on pense concrètement les lieux où naissent et où se donnent à lire les lettres, et, dans un même mouvement, leur fonctionnement textuel.

On n'y arrivera pas en se contentant de formuler des vœux pieux. Pour que le projet de sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances ait quelque chance de réussite, il importe qu'il s'appuie sur une démarche théorique et méthodologique qui n'ait pas peur de s'affirmer. À la lecture du collectif *la Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, il était navrant de constater que personne n'avait songé à s'interroger un peu longuement sur les bases de son herméneutique. Que l'on défende Pierre Bourdieu ou Marc Angenot, Jacques Dubois ou Claude Duchet, Alain Viala ou Régine Robin, ce recueil n'était pas pour nous : aucun n'était nommé. Les choses se déroulaient en vase clos, sous les yeux d'un critique laissé à lui-même, entre un sujet élevé au rang de monade et une société saisie comme un objet externe à lui, personne ne se demandant quel était le rôle des médiations entre ces deux instances, la seconde n'étant pas moins discursive que la première. Or il existe des recherches sur le fonctionnement de ces médiations, qu'il s'agisse des théories des réseaux (Vincent Lemieux, *Réseaux et appareils. Logique des systèmes et langage des graphes*, 1982), de la transaction (Maurice Blanc [édit.], *Pour une sociologie de la transaction sociale*, 1992) ou, mieux, de la configuration (Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, 1991) — sans rien dire des théories du champ (Bourdieu), du discours social (Angenot) ou de l'espace public bourgeois (Jürgen Habermas). Si ces outils ne sont pas retenus par les spécialistes de

l'épistolarité désireux d'inscrire celle-ci dans l'univers social des discours, on ne voit pas lesquels pourraient l'être.

Ce qui pourrait paraître découler d'une déception — pourquoi un historien aussi brillant que Robert Darnton est-il démuni devant un texte ? — ou de la caricature — on ne s'est pas intéressé qu'aux liaisons familiales ou politiciennes lors des colloques de Paris et de Calais — doit être interprété comme une gêne sans cesse réactivée devant l'apparente rigidité du clivage entre sociologie de la littérature et sociocritique, et devant la persistance des approches impressionnistes. Me coiffant de ma casquette de dix-huitiémiste, je voudrais que s'amenuise la distance entre les lectures de Darnton et celles de Goulemot, que les unes et les autres dialoguent: épistologue, je ne dénie pas l'intérêt que peut avoir telle approche thématique, mais ce n'est pas là que se trouvent les conditions heuristiques d'une véritable réflexion sur la socialité et la sociabilité de la lettre (personne de sérieux, étudiant le roman ou la poésie, ne se contenterait d'en recenser les «sujets» ou les «thèmes»; pourquoi le tolérer de la critique épistolaire ?). Aussi bien pour le XVIII^e siècle (Philip Stewart) que pour l'épistologie (Michel Biron, Michel Lacroix), en histoire (Dena Goodman, Arlette Farge) comme en littérature (Michel Condé), il y a certes des approches qui dépassent les clivages regrettés ci-haut ou qui contestent le règne de la subjectivité, mais elles sont encore trop peu nombreuses.
